

fêtes internationales de Cannes, en 1879, le poète prend de l'envergure, et l'artiste trouve d'instinct cette description luxuriante que sa nature d'homme du Nord semblait lui refuser. Elles y sont à égal degré, ces deux qualités chaleureuses, dans cette autre fusion lyrique : *Lou Roumièu deu souleu*, toutefois avec plus de mélancolie dans le sentiment. Il a trouvé en lui son héros, ce pèlerin du soleil, quittant, quand vient l'hiver, son manoir de Saint-John et ses terres de Waterford, pour le pays d'Antibes, et pour ce cap « incomparable » d'où se sont envolées ses plus chaudes inspirations. Il a daté aussi de ce lieu une épître orientale¹, lumineuse évocation de ses amis absents, qu'on ne peut comparer chez lui qu'aux deux poésies précédentes, pour la couleur méridionale. Mais voici un genre où ce poète n'a pas à craindre de rivaux. Avec la *Cabeladuro d'or*, fantaisie et lyrisme à la façon de Henry Heine, sur une chevelure blonde trouvée dans un tombeau du seizième siècle au village des Baux, il nous prépare à ces poèmes fluides et profonds qui vont bientôt lui succéder : *Melacale*, *Magalouno* et le *Dimanche du mois de mai*. Ils n'appartiennent vraiment à aucune classe définie. Tantôt débordant de sève et de lumière, comme le *Dimanche du mois de mai*, tantôt vaguement ensoleillés comme *Magalouno*, on en éprouve un charme étrange, semblable à ce parfum qui sort des choses disparues. C'est bien le cas de *Magalouno*, songerie mélancolique sur une ville qui n'est plus.

Quant au premier *Melacale* (soulômi), c'est comme une voix qui soupire, à la clarté des étoiles, avec des sons de lyre ou de psalterion. Nous sommes transportés dans la féerie du rêve par un singulier enchanteur.... Mais pour revenir à des inspirations qui soient à la portée de tous, nous citerons trois poésies d'une suavité rare : *Li très flour*, gracieuse image, *Envòutas me d'enfant*, qui rappelle Victor Hugo :

Envòutas me d'enfant, de pichots innoucent,
Qu'on lou cèu dins lis iue — d'acò sarai countènt !
Sièu malaut, sièu malaut e moun cor se desgorgo
I trahisoun dis ome e di femo i messorgo...

et cette perle qui est faite d'une larme : « *Un Deo gratias* o ce que dis de sa toumbo, uno pichoto morto à soun paire descounsoula. » On pouvait sourire là-haut, ici il faut pleurer, et c'est la douleur de Tavan, le poète ému entre tous, qui en est la cause involontaire. Mais la plupart de ces poésies sont intraduisibles ; les derniers poèmes surtout : *Melacale*, *Magalouno* et le *Dimanche du mois de mai* ; tandis qu'on obtenait une prose charmante qui rappelait le vieux français de *Daphnis* et *Chloé*, avec la traduction de nos trois premières études sur l'antiquité.

Le moyen âge a également inspiré M. Wyse, plus peut-être qu'aucune autre époque. Une étude constante de sa littérature l'y a poussé. Il faut cependant tenir compte de certaines tendances du poète, tendances aristocratiques à envisager la vie au point de vue féodal, à aimer et à vivre même cette existence de poésie.

¹ Lou Cap incomparable. Plymouth, Isaiah Keys, 1881 ; et dans le volume des *Piados*.